

679
FRC 8073

Case
FRC
16495

ADRESSE
AUX BATAVES

Par CONDORCET.

THE NEWBERRY
LIBRARY

ADRESSE

AUX BATAVES

LE GONDORCET



ADRESSE AUX BATAVES

Par CONDORCET.

GÉNÉREUX Bataves, entendez ces accents de la liberté qui tonnent autour de vous. Voyez ces drapeaux de vos tyrans, ces honteuses livrées des despotes de la Prusse & de l'Autriche fuir à l'aspect des saints étendards de l'égalité. Le moment de briser vos fers est venu. L'orgueil des soldats de Frédéric, que le génie de leur chef n'anime plus, s'est évanoui. Ce Brunswick, toujours prêt à se vendre aux oppresseurs des peuples, ce marchand de votre liberté & de celle de la France, est effacé de la liste des guerriers. Déjà

George III voit avec une surprise inquiète chanceler ce trône fondé sur des sophismes, & que les vérités républicaines ont ébranlé jusque dans ses fondemens.

La France a proclamé la liberté du genre-humain; un écho sourd, mais terrible, lui a répondu des bords du Maçarenès aux rives de la Neva, & les palais des tyrans en ont tremblé; & vous seuls garderiez un lâche silence!

Avez-vous oublié que, devant les autres peuples dans la science de la liberté, vous avez long-temps partagé avec l'Angleterre l'honneur d'éclairer vos voisins asservis sur les vrais intérêts, sur les droits sacrés de l'humanité?

A l'époque de votre glorieuse révolution, il étoit naturel sans doute, que dans un siècle encore livré aux préjugés & à l'ignorance, des hommes, qui n'avoient jamais connu que la fermeté, se contentassent de conserver leurs anciennes franchises, & d'opposer à leurs ennemis

la force d'une fédération commandée par le besoin. C'étoit beaucoup encore que d'avoir pu la combiner, même grossièrement, au milieu de la guerre, entre les canons de Philippe & les buchers de l'inquisition.

Aujourd'hui les progrès de la raison humaine vous imposent d'autres devoirs. Rien ne pourroit vous excuser de souffrir plus longtemps au milieu de vous ce général, cet amiral héréditaire, comme si le talent de gagner des batailles & de conduire des flottes se transmettoit aussi sûrement dans une famille de princes, que la soif de l'or & l'esprit de la tyrannie.

Songez que de tous ces Nassau, à peine un seul a servi votre liberté, & que tous les autres l'ont trahie.

Lorsque, lassés d'être libres sous l'administration de Witt, vous avez rappelé le machiavéliste Guillaume aux dignités de sa famille, quel service vous a-t-il rendu? Il a fait devant l'armée de Louis XIV. Mais c'est au prix de votre or, de votre sang qu'il s'est élevé

sur le trône d'Angleterre. Il n'a dû qu'à votre imprudente confiance ce pouvoir dont il ne s'est ensuite servi que pour violer vos droits avec plus d'audace. Et quand, délivrés par la mort de la race des ennemis de votre liberté, des assassins de ses défenseurs, fatigués de votre affranchissement, vous avez, après un demi siècle, cherché de nouveaux tyrans dans les restes dégénérés d'un nom, célèbre par vos victoires & par vos malheurs; quel a encore été le fruit de votre foiblesse? Ils n'ont reçu la puissance, dont vous les avez revêtus, que pour la déposer entre les mains du maître auquel l'Angleterre & l'Autriche leur ordonnoient d'obéir, & elle n'a été retirée à Louis de Brunswick que pour en investir une femme étrangère, aussi avide de vos trésors qu'ennemie de vos droits. Il sembleroit que, pour vous punir d'avoir violé ses loix en établissant un pouvoir héréditaire, la nature ait voulu vous condamner à en éprouver en peu d'années tout le danger & toute l'ignominie.

Quelle fatalité vous a donc entraînés deux fois dans ce piège si funeste à votre liberté?

Reconnus par les successeurs de Philippe II, obligeant la France, qui vous avoit défendus, & la maison d'Autriche, qui vous avoit opprimés, à vous prendre pour arbitres de leurs différens, devenus les rivaux en puissance navale de cette même Angleterre qui, dans les premiers jours de votre liberté, vous avoit vendu si cher ses orgueilleux & équivoques secours, vous avez cru que la même constitution, avec laquelle vous aviez exécuté de si grandes choses, conviendroit à votre nouvelle grandeur, & que, si elle vous avoit conduit à cette étonnante prospérité, elle pourroit également vous la conserver.

Mais ces foibles liens, formés entre les sept provinces, suffisans pour réunir leurs volontés quand il s'agissoit de combattre l'oppresseur commun, ou d'affûrer la liberté des mers contre une puissance ambitieuse, se sont trouvés trop foibles quand il a fallu se concerter sur des intérêts moins évidens & plus compliqués; & au lieu de resserrer ces liens, au lieu d'abaïsser ces barrières qui séparent vos républiques, devant les principes d'une évi-

dente identité d'intérêts & d'une généreuse fraternité, vous avez cherché dans la restauration d'un pouvoir dangereux pour la liberté, cette unité politique dont vous éprouviez le besoin.

Lorsque vous combattiez pour votre liberté religieuse & pour votre indépendance, le peuple occupé de ces grands objets appercevoit à peine que des privilèges de noblesse & de bourgeoisie, lui laissoient seulement le nom de citoyen & le reléguoient orgueilleusement dans la classe des sujets. Mais pendant la paix, cette inégalité humiliante se fit bientôt sentir, & le peuple voulut avoir un prince, parce qu'il étoit las de la domination héréditaire des magistrats & des nobles.

Tout peuple nombreux, pauvre, sans instruction, s'il est privé de ses droits politiques, se change bientôt en une populace à la fois séditieuse & vile, également prête à se soulever contre les loix & à briser la main d'un tyran, toujours disposée à se reposer dans le despotisme d'un seul, de cette tyrannie in-

quiete & minutieuse de plusieurs, à laquelle ni l'obscurité, ni l'indigence ne peuvent échapper. Ainsi vous avez eu des maîtres parce que vous n'avez pas senti assez fortement le danger de conserver des sujets, & la douceur de n'avoir que des freres. Ce fut la seule erreur de Jean de Witt, & cette erreur lui coûta la vie comme à vous la liberté.

Ces fautes qui deux fois vous conduisirent au stathouderat, ont bien plus que les armées prussiennes, arrêté le succès de votre dernière révolution. Il n'en est plus de possible en faveur de la liberté, si on ne l'offre égale & entière à la masse universelle du peuple & l'exemple de la Pologne vient de l'attester encore. Si la diète eût appelé les paysans à la dignité d'hommes libres, toute la puissance de la Russie se fut brisée contre l'enthousiasme d'une nation rétablie dans la jouissance de ses droits, & Catherine eut bientôt craindre pour elle-même cette contagion de la liberté, qui effraie aujourd'hui les despotes voisins de la France.

Bataves, voulez-vous être libres? que vos

sept républiques, confondues dans une seule, n'aient plus qu'une seule volonté, que tous les citoyens aient un égal intérêt à défendre des droits, qui soient les mêmes pour tous. Alors vous verrez le peuple fouler aux pieds la honteuse couleur de la servitude pour arborer celle de la liberté. Ne craignez plus qu'il fatigue vos oreilles de son vil enthousiasme pour le nom d'Orange, quand il pourra prendre le mot d'égalité pour son cri de ralliement; c'est en séparant le riche du pauvre, le noble du payfan, le citoyen du magistrat; c'est en semant la jalousie entre des provinces inégales, en puissance ou en richesses, que les Stathouder sont parvenus à vous rendre les instrumens de votre propre servitude, à se jouer de vos efforts toujours partiels et mal combinés.

Citoyens Bataves, qui, dans l'état actuel, jouissez de tous les avantages de votre foible et trompeuse liberté, qui, dans cette séparation de provinces, trouvez de quoi satisfaire plus sûrement des vues étroites d'une ambition municipale, hésiteriez-vous à faire ce

sacrifice ? Croyez-vous aujourd'hui que le droit de l'égalité, si hautement déclaré par la France, puisse encore rester long-tems un secret ? Croyez-vous que les habitans d'Amsterdam ou d'Utrecht aient plus de peine à le comprendre et moins d'envie de s'en ressaisir que ceux de Nice et de Chambéry ? Croyez-vous que les cris qui proclameront l'égalité dans la Belgique ne seront pas entendus au-delà de l'Escaut ? Croyez-vous que vos freres n'aimeront pas mieux être Bataves et libres, que sujets de la seigneurie de Groningue ou du comté de Hollande ? Depuis près de trois siècles, la Bretagne faisoit partie de la monarchie françoise, et les Bretons formoient encore un peuple séparé. On n'eut pu essayer de changer un de leurs usages, d'abolir une de leurs coutumes, sans s'exposer à faire couler le sang ; on leur a dit au nom de l'égalité : ne soyez plus que François, & ils ont volé pour se confondre avec leurs freres. Il est naturel de tenir aux usages locaux sous lesquels on a vécu, de les croire les meilleurs, d'attacher une sorte d'orgueil à ne pas les sacrifier à ceux d'un autre pays ; mais il est

aussi dans le cœur de l'homme d'immoler ce foibles de la vanité & de l'habitude à l'enthousiasme de la liberté. Il seroit difficile de plier une de vos provinces aux loix de la province voisine ; mais il sera facile de leur persuader de se confondre toutes dans une régénération universelle , sur-tout lorsque , par l'effet de ce changement , la masse du peuple se trouve appelée à de nouveaux droits , lorsqu'elle abandonne des loix qui l'avilissoient , pour en adopter qui la rappellent à sa dignité première ?

Qui pourroit vous arrêter aujourd'hui , vous qui presque seuls avez bravé l'Espagne et l'Autriche réunies ? Ne trouverez-vous pas dans la France une alliée qui ne vous abandonnera plus , quand vous aurez , comme elle , tous les tyrans pour ennemis. Cette union intime des peuples libres va devenir le premier de leurs intérêts et de leurs besoins , tant que la terre sera fouillée par l'existence d'un roi , par l'absurdité d'un gouvernement héréditaire , tant que cette honteuse production de l'ignorance & de la foiblesse ne sera point proscrite par le consentement universel du genre humain.

Vous êtes gouvernés par l'influence de l'Angleterre & de la Prusse. L'une protège le perfide Nassau, à condition qu'il la laissera paisiblement ruiner & opprimer votre commerce. L'autre exige de lui, qu'il emploie vos trésors à soudoyer des troupes de terre, utiles à ses projets funestes à votre liberté. Toutes deux conspirent avec lui l'anéantissement de votre marine, cette source de votre gloire aujourd'hui flétrie, cet unique boulevard de votre indépendance. Hâtez-vous de briser ce joug honteux. Déjà vos flottes ont cessé de couvrir l'Océan; déjà vos possessions lointaines laissées sans défense, ne seroient plus à vous si la rivalité de la France & de l'Angleterre ne les avoient préservées d'une invasion facile. L'esprit du commerce s'est répandu chez un grand nombre de nations, & leur indolence ne paye plus à votre activité ces tributs qui vous ont si long-tems enrichis. Vous n'êtes plus dans l'Inde les rivaux de l'Angleterre; le monopole des épiceries échappe de vos mains.

Plusieurs secrets dans les arts contribuoient à vous enrichir, & ces secrets sont aujourd'hui

d'hui révélés, votre imprimerie, votre librairie françoise étoient une source d'opulence que l'établissement de notre liberté vient de tarir.

Votre ancienne industrie, votre intelligence dans le commerce, votre économie dans les transports, vos immenses capitaux vous soutiennent encore, mais chaque jour voit vos ressources s'atténuer. C'est au moment où les révolutions du commerce vous ordonnoient d'en chercher de nouvelles, qu'un pouvoir oppresseur ne s'occupe que de dessécher celles qui vous restoient. Croyez-vous pouvoir conserver longtems les avantages exclusifs de votre position à l'embouchure des rivières qui traversent la Belgique, la France & l'Empire? Croyez-vous que les Belges libres & alliés de la France conserveront les conditions injustes imposées par vous aux citoyens d'Anvers?

Bataves, voulez-vous demeurer riches, osez enfin vous rendre libres.

Encore quelques années de Stathouderat et vous n'existez plus. Mais si vous sortez de ce long sommeil, une nouvelle gloire, de

nouvelles prospérités vous attendent. Egaux & libres, vous saurez être justes, vous ne ferez plus dans les Indes pour les nations asservies, ce que vos Stathouders étaient pour vous, des tyrans, avides astucieux et barbares. A qui appartient-il d'établir pour l'Europe le commerce du sucre de la Cochinchine, si ce n'est aux possesseurs de Java ? Ceylan défendu par vos vaisseaux, n'est-il pas un entrepot naturel des denrées de l'Inde, indépendant des révolutions qui peuvent l'agiter ? N'est-ce pas au Cap de Bonne - Espérance que doit être transportée la culture des productions précieuses, qui naissent dans la partie tempérée de la Chine ?

Cette terre si négligée par vous, n'enfantet-elle pas d'utiles végétaux, qui doivent devenir un jour dans vos mains les objets d'un commerce utile.

Ces pays bien gouvernés, n'offrent-ils pas à vos capitaux d'immenses terrains qui n'attendent que la culture ? N'ouvriront-ils pas d'immenses marchés à votre commeree ? Les

hommes en s'entassant de plus en plus dans l'Europe, doivent en chasser les productions qui exigent de grands'espaces, & n'occupent qu'un petit nombre de mains. Il existe des cultures qui ne conviennent qu'à des pays nouveaux, où les hommes manquent à la terre, comme il en est qui ne sont propres qu'à ceux où la terre manque aux hommes. C'est dans l'Asie, c'est dans l'Afrique que vous pouvez vous créer le territoire que l'Europe vous a refusé. Vous avez tout ce qui est nécessaire au succès des grandes entreprises, l'argent, l'économie, l'industrie, la patience et le courage; il ne vous manque que la liberté; osez enfin la conquérir? Craindriez-vous ces soldats mercénaires de Nassau? Ne sont-ils pas à vous puisque c'est avec votre or qu'il les paie? Craindriez-vous les despotes de Vienne & de Berlin, ou le demi despote de Londres. Non la France est là, & parcequ'elle veut être libre elle ne souffrira point qu'un peuple qui a brisé ses fers, puisse être encore asservi.

F I N.